



Arial et Helvetica même combat ?

Omniprésente depuis bien des années, l'Arial est devenue l'archétype des polices sans empattements, détrônant peu à peu l'Helvetica, championne sortante de cette catégorie.

Pour beaucoup d'infographistes, ces deux noms dissimulent deux caractères identiques.

Mais qu'en est-il vraiment et d'où nous viennent ces adversaires presque indissociables ?

Difficile de considérer l'Arial comme une des polices préférées des graphistes. Elle figure-rait plutôt en tête de liste des fontes les plus décriées (en compagnie d'autres « réussites » comme la Comic Sans, par exemple). Rares sont ceux qui la choisirent spontanément pour une de leur création. Pourtant, la plupart d'entre eux sont un jour ou l'autre amenés à y recourir.

N'importe quel utilisateur de PC sous Windows est habitué à la rencontrer au détour de ses menus. Apple elle-même a choisi de fournir cette fonte avec son système d'exploitation, pour d'évidentes raisons de compatibilité avec les documents issus du monde d'en face. Bref, Arial est partout... Mais comment en est-elle arrivée là ?

Il y a quelques années seulement, personne n'avait encore entendu parler d'elle. Parmi les vedettes de cette époque, l'Helvetica occupait une place à part. Héritière d'un courant fonctionnaliste et constructiviste très présent en Suisse, cette police conçue pour la fonderie Haas avait ensuite été adoptée par la puissante firme Linotype qui avait contribué à son succès dans les années 60 et 70.

Mais pour l'Helvetica, la consécration viendrait avec l'avènement d'une ère nouvelle, celle de la PAO. Au début des années 80, lorsque John Warnock développa le langage PostScript et créa Adobe, une des quatre polices (au côté de Courier, Symbol et Times) qu'il choisit d'inclure dans ses inter-préteurs fut l'Helvetica.

Bien entendu, Adobe acquit une licence d'utilisation auprès de Linotype pour pouvoir utiliser sa création. Apple fit de même, quelques années plus tard, lorsqu'elle lança les polices TrueType et les intégra dans son système d'exploitation. Au même moment, Microsoft adoptait également le standard TrueType (mis au point par Apple dans le cadre d'un accord de coopération entre les deux firmes visant à briser le monopole d'Adobe dans ce domaine).

Mais le géant de Redmond ne choisit pas de suivre le chemin tracé par ces deux concurrents et préféra opter pour l'Arial, une copie à la fois similaire et moins chère à l'achat. Mais d'où venait cette police bas de gamme ?

Dans les années de règne du PostScript, de nombreux clones étaient apparus et étaient vendus accompagnés de leur collection de polices. Pour les concurrents d'Adobe, il était important de disposer de caractères ressemblant presque parfaitement à ceux utilisés par le standard de l'époque. Alors que certains se contentaient de simplement copier l'Helvetica, d'autres allaient un peu plus loin. C'était notamment le cas de Monotype qui créa, pour un avatar de PostScript, une police appelée Arial. Celle-ci ne reprend pas exactement le dessin de son modèle mais en imite scrupuleusement les proportions : chaque lettre de l'Arial occupe exactement le même espace que sa consœur de l'Helvetica. Le but de cette ressemblance est simple : obtenir le même encombrement. Un texte écrit en Helvetica puis converti en Arial ne voit donc pas sa longueur varier, rendant ainsi la substitution possible.

Identiques au niveau de l'encombrement, les deux jumelles diffèrent quant à leur tracé. En fait, l'Arial n'est rien d'autre qu'une ancienne police de Monotype, la Grotesque (son nom seul indique le peu de considération dont jouissaient les polices sans empattements à leur début) adaptée par Robin Nicholas et Patricia Saunders.



Encombrement égal, dessin similaire, difficile de différencier Arial et Helvetica. Seules quelques petites subtilités (mises en évidence sur cette illustration) peuvent révéler l'identité de la police utilisée.

Aujourd'hui, la copie a gagné la partie : pour beaucoup d'utilisateurs des logiciels Office ou de Windows, l'Arial est incontournable et l'Helvetica, lorsqu'ils la rencontrent par hasard, n'est qu'un caractère qui lui ressemble étrangement. Pour les infographistes eux-mêmes, la différence de dessin n'est pas toujours évidente à discerner. Et si beaucoup d'entre eux ne voudront utiliser l'Arial que contraints et forcés (elle a acquis une connotation « bureautique » et amateur qui la disqualifie auprès des professionnels), elle règne en maître dans le monde du web où le choix des polices est bien limité (seule une poignée de fontes sont susceptibles de se retrouver sur presque tous les ordinateurs des internautes).

Source : Mark Simonson, www.ms-studio.com